

Zaïzafoune

Gabriel Boustany

Volume 4, numéro 1, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036305ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036305ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Boustany, G. (1968). Zaïzafoune. *Études françaises*, 4(1), 79–98.
<https://doi.org/10.7202/036305ar>

ZAÏZAFUONE

« ... Le soir descendait, Majdoul le ramassait. Ceux qui ne connaissaient pas Majdoul l'appelaient : le prince aux mains blanches. »

Il tira son yatagan et racla l'horizon. Le soir tombait par larges lambeaux. Ils étaient soyeux et parfois veloutés et parfois, dans les plis, il restait une étoile. Majdoul en fit deux tas. Son cheval Aurore broutait et le surveillait d'un œil énorme et distrait que partageait en deux la tige svelte d'un coquelicot. Ce n'était pas de porter le soir qui l'ennuyait mais, pour peu qu'un tas fût plus lourd que l'autre dans les besaces qui pendaient de chaque côté de la selle, cela briserait le rythme de son galop et l'assonance des sabots foulant le sable irait ricocher incertaine et trouble sur les galets et Renard dirait : « Tiens ! Aurore n'a plus le pied sûr. »

Bientôt dans le ciel il ne resta qu'une ligne noire, mince, légère. Majdoul la laissait pour indiquer les sorties du désert aux caravanes qui venaient de Médine chargées d'or, d'étoffes et d'esclaves. Des fois il l'oubliait et n'en faisait rien et des fois il dessinait le portrait de Soie Grège, la reine de Chine, sa bien-aimée. Il traçait alors des lignes désordonnées dans le ciel, car il n'était pas habile en dessin et ses lignes brouillaient la route des navigateurs sur les mers ...

— Arrête, Kirilyakous.

— La mère ! dit Kirilyakous, et il se tut.

La mère était dans la porte, solide, minérale. Elle prolongeait l'ogive et donnait plus de poids, plus de sérieux aux fines arcatures. Kirilyakous pensa la fermer à deux

battants, mais il n'en fit rien. Il ne faisait jamais rien.

Zaïzafoune, sa fille, n'écoutait plus. Elle écrasait ses joues de ses deux mains et, les yeux écarquillés, elle n'écoutait plus. Zaïzafoune allait sur ses onze ans un peu en promenade. Elle nageait sur le filigrane de son âge un peu en dessous, un peu en dessus. Elle jouait avec ses ans, les confondait, trébuchait et les broyait avec les cyclamens entre le pouce et l'index. Un pollen jaune lui poudrait les doigts. Elle les reniflait et jouissait de l'odorat. Cela dépendait en grande partie de l'ouverture de ses pupilles. Comme tous les enfants, elle avait l'âge de son regard et de ses narines.

— Ils sont tous partis à Tadmor, ils sont tous là-bas.

La mère pérorait.

— Des jeunes gens comme des vertus qui crèvent comme des chiens. Honte à toi, mâle assis.

Kirilyakous avalait sa soupe. Il ne tenait pas à faire de la conversation. Les femmes, quand ça se mêle de mastiquer de la grande politique, voilà ce que ça donne ... des disputes, des petites misères. Elles sont fautives. C'est à cause d'elles que les guerres éclatent ... Insatiables, des bouches, un corps à vêtir de parures, de belles épaules, l'envie, la convoitise, une bonne terre à prendre, la parade, l'étincelle dans l'œil des héros, les rixes aux villages ... Il y a toujours une femme qui tire les ficelles. Cela était confus dans l'esprit de Kirilyakous et il le gardait pour lui, ce qui lui donnait un recul vis-à-vis des chicaneries mesquines et l'assoyait dans sa sagesse comme dans une plate-bande de laitues.

Il astiqua le fond de son assiette avec un morceau de pain, le mâcha et contempla la croupe de sa femme. Les famines, les guerres, l'abondance, il avait tout appris dans son potage. C'était son journal. Les événements se lisaient à la densité du liquide. Ces dernières années avaient dilué la solution tant et si bien que le breuvage était infâme, saumâtre et de fort méchant goût. Dans les profondeurs de son âme, Kirilyakous préférait accabler son épouse : vieillissante, elle perdait ses dons culinaires.

— Tadmor ? Tadmor ? Qu'est-ce ? demanda Zaïzafoune.

— C'est là où nos braves sont partis, dit la mère, pour former une grande armée et libérer nos terres. Tous les mâles de plus de seize ans, sauf les lâches, ajouta-t-elle à l'intention de Kirilyakous.

Dans l'esprit de la mère, tout obéissait à une logique imperturbable. Elle construisait ses idées comme une maison avec des moellons précis, une architecture claire et nette. La poussière n'avait prise sur aucune surface. Elle frottait jusqu'à l'usure et n'épargnait pas l'ombre.

La réalité était autre. La réalité était sale, un monde trouble, un labyrinthe en décomposition où le rêve même s'engluait. Tadmor était un rêve et pourtant une réalité. Qui aurait pu le dire? Certes, on y émigrerait un peu par soif d'évasion et pour le reste. On s'embarquait sur un navire avec un couteau dans la ceinture, un morceau de pain au fond de la poche. On confiait son destin aux voiles. Et, si le capitaine au long cours se trompait de port, on débarquait au Nouveau Monde et Dieu y pourvoyait. En général, l'aîné de la famille cherchait fortune sous le drapeau ture, laissant Tadmor, l'aventure patriotique, à un cadet visionnaire et tête brûlée.

Hors le rêve, Tures et indigènes cohabitaient dans la guerre comme dans la paix.

— Et Majdoul? interrogea la fillette.

— Majdoul, Majdoul, maugréa la mère.

— Vois-tu, femme, ce qu'il y a de bien dans tout cela ...

Le père pensait d'une voix intelligible: « ... c'est que nous assistons à l'Histoire depuis notre véranda en filant le paysage ... ». Après un repas il avait les pensées paisibles et sereines: « ... Elle construit, implacable, sa trame et nous n'y pouvons rien. Sept nations nous protègent. »

En effet, les poètes et les responsables du pays le chantaient à qui voulait l'entendre: « Sept branches protègent ton tronc, cèdre du Liban », « Sept nuages couvrent tes cimes bénites », ou encore « Sept archanges veillent sur tes monts ». Il y en avait pour tous les goûts. Le chiffre sept plaisait à Kirilyakous: il donnait au pacte à qui sa montagne devait son indépendance une consistance presque biblique; il dotait sa terre de murs, de tours imprenables

faites d'arcanes et de pierres fabuleuses.

Les Turcs gardaient les villes côtières et n'avaient point accès à la montagne. Celle-ci était libre quoique nulle armée réelle ne la défendit, ce qui arrangeait parfaitement les choses et agréait à la puissance ottomane : la montagne était une odalisque jamais prise mais facilement prenable. Le pacte, quelques phrases savantes, pompeuses et illusoire, transcrites sur un parchemin jauni et qui ne tenaient leur force que de leur écriture illisible et du sceau qui les garnissait ! ...

Ce talisman archaïque fut concédé à un émir espiègle, fêru d'indépendance et plein de bonnes intentions, par un sultan suranné et sage, renversé, mort et enterré depuis longtemps.

Dans le palais d'Istanbul, la ville des rubis, de jeunes militaires ambitieux et tyranniques menaient la danse, renouvelaient des promesses, apposaient des cachets et les léchaient aussitôt.

Un jour, Kirilyakous fit une brèche dans la muraille magique. Il était sur sa véranda, il regardait l'Histoire et il pensait. Le village rangeait ses terrasses dans un désordre printanier. Du linge pendait sur les mûriers. Des dahlias et des roses pointillaient de rouge les buissons. De loin en loin, une femme en noir grattait la terre et s'acharnait à en sortir quelques herbes comestibles pour le repas du soir. Des papillons et un vent léger animaient le paysage. Lentement, il respirait de ses innombrables poumons. Kirilyakous contemplait le haut massif rocailleux et chauve : « Pourquoi ne verrais-je pas une armée surgir là-bas ? ».

S'il avait parlé tout haut, il n'est point d'auditeur sensé qui ne lui eût dit que cela était impossible, déraisonnable, impensable. Kirilyakous pensa et vit à la plus haute cime un cavalier. Il se frotta les yeux, crut à une vision, à un arbre mort aux branches desséchées qu'un nuage roussi de couchant habillait de chair. Il n'eut pas le temps d'hésiter long. Une armée apparaissait derrière le cavalier, descendait la colline et déferlait sur le village. Il pensa entendre sonner le tocsin et le tocsin sonna. C'était la guerre.

Elle venait sur le village, une mêlée de gais lurons

avec des couteaux qui tuent et de vrais fusils de soldats irascibles, de cadavres somnambulesques et d'ossuaires en promenade aux cliquetis sinistres. Ce fut un temps d'apocalypse. Les morts sortirent des tombes et les vivants prirent les sentiers oubliés des cimetières.

À dater de ce jour, Kirilyakous crut en sa pensée et s'établit poète. Il écrivit des poèmes et des présages derrière les portes. Il ouvrait un dahlia et y glissait un mot, une larme, une lettre à l'inconnu.

Les Turcs levèrent une armée de jeunes paysans payés de maigres pitances. Des braves pensèrent agir. Ils s'organisèrent en groupes clandestins et harcelèrent l'ennemi.

Kirilyakous également pensa agir. À cette époque, il s'occupait d'une magnanerie. Il pensa un fusil d'un genre nouveau. Il l'inventa. Il pointait son rêve de fusil sur un rêve de soldat, pressait sur la gâchette et en tirait un rêve de cadavre. D'autres fois, il soulait des soldats en hâte sous un pont et les noyait dans la rivière. La rivière coulait avec ses morts écumeux. Elle se jetait dans l'Euphrate ou le Barada ou l'Oronte ou dans quelque lointain fleuve de la lointaine Arabie où, fier, triste et solitaire avec son épée, Majdoul penché sur l'eau abreuvaient son blanc cheval Aurore.

À dater de ce jour, Kirilyakous s'enferma dans un fervent mutisme. Il fut le sage accablé sous un lourd destin. Père de la douleur, il la consommait en silence et se taisait. Sa révolte, il la menait tout seul et comme il l'entendait. Déjà son père, avant lui, l'avait commencée. Il avait forgé à ses fils des noms durs à prononcer dont lui, Kirilyakous, était un exemple, des noms de fer, de feu et de granit battus sur l'enclume des gutturales et qu'aucun Turc à la langue habile et bien pendue ne pouvait prononcer sans dégât. Et il y en eut, se vantait le père, qui, voulant en faire l'essai, empêtraient leur langue dans leur gosier, nouaient leurs amygdales et finissaient par étouffer sans avoir pu les dire.

Kirilyakous, aussi précautionneux que son procréateur, mais plus esthète, s'attaqua aux voyelles. Il les mouilla, prit les *z* arabes et, de leurs lacets tellement traîtres, tressa

une arabesque où l'ennemi présumé viendrait entortiller son cou. Il en sortit « Zaïzafoune ». L'arme était précaire, perfide et féminine. Elle le trahit. Voulant construire une machine infernale, il fit un cri d'oiseau. Zaïzafoune, personne ne mourait en le disant. Il désespéra, renonça et finit par l'aimer. Parfois, quand il était pressé, pris à son propre piège, il s'octroyait le droit de l'appeler Zaïza et, si elle protestait, il lui expliquait que Majdoul avait fendu son nom comme une grenade pour mieux en regarder l'intérieur et, si elle protestait encore, il partait sur un nuage avec une méchante rime, un dahlia, un crayon à la mine cassée et sa fille Zaïzafoune au nom de fleur.

*
* *
*

À chaque voyage, il effiloçait son âme. Il tendait le ciel de percale et les jeunes filles d'Arabie, lavant leur linge au bord de la rivière, se trémoussaient d'aise sans trop savoir pourquoi quand un nuage blanc s'arrêtait sur leur tête. Le galop d'Aurore retentissait dans le désert. Majdoul n'avait pas besoin de le guider. Les naseaux tendus, la peau luisante, les muscles exacerbés, le cheval l'emportait vers un point brillant du désert que n'importe qui aurait pris pour un mirage, une rose de sable, de vent et de soleil.

Déjà la veille, Renard arrivait sous les remparts du palais et jappait. Le nain se lançait sur l'escalier et descendait les marches quatre à quatre. Il collait son oreille sur le sable, s'assurant de la résonance du galop et annonçait à la garde au haut de la tour : « Majdoul arrive ... Majdoul arrive. »

Le garde courait vers les appartements de la reine. Le nain courait vers les appartements de la reine. Ils renversaient des pots de fleurs sur des socles, brisaient des vases en porcelaine, glissaient sur les marches, bouscullaient les courtisans, jetaient à terre l'eunuque qui gardait la porte interdite et, toujours précédés de deux lévriers royaux, plongeaient aux pieds de la reine. Celui qui touchait le premier, de sa langue, l'émeraude sertie d'or que portait

la reine à son orteil, avait droit à une récompense. Et s'il s'était trompé et si Majdoul ne venait pas, on lui tranchait la tête.

Aussi, quand le nain n'était pas sûr du présage de Renard et s'il avait un ennemi dans la garde, il s'arrangeait pour arriver second.

La reine Soie Grège tapait des mains. Elle appelait ses suivantes et ses miroirs. Elle défaisait ses cheveux d'ébène qui lui tombaient jusqu'à la taille, et parfois plus, et parfois moins.

Majdoul arrivait. De lentes esclaves, toutes peintes, l'attendaient au bas de l'escalier avec des bols d'eau de rose et des breuvages pour Aurore. Majdoul, sans s'arrêter et sans mettre pied à terre, fonçait vers la galerie, poussait Aurore dans la chambre spécialement apprêtée pour lui, puis ouvrait ses bras, et la reine Soie Grège venait s'y blottir. Et si elle lui reprochait de n'avoir point bu l'eau de rose, de ne s'être point rafraîchi, il lui répondait d'une voix haletante : « C'est toi seule qui me désaltères, c'est toi seule qui me rafraîchis. »

N'ayant pas bu, elle lui pardonnait vite, mais s'il venait à boire, elle ne lui pardonnait jamais.

À son tour, il lui demandait si elle l'aimait toujours et combien elle l'aimait. Elle prenait son temps, glissait ses bras autour de sa nuque, rampait jusqu'à sa bouche comme une anguille, papillotait de l'œil et, ses paupières prenant leur vol, elle lui soufflait : « Je t'aime comme la mer qui festonne les lointains rivages de mon royaume, et parfois plus, et parfois moins. »

Zaïzafoune dormait sur les genoux de son père. Elle rêvait de Zaïzafoune, la jument noire du même nom de Soie Grège. À cette heure, elle devait s'ébrouer à côté d'Aurore et lui parler d'Azur et lui conter la prairie en lui vidant le sable aux enclouures de ses fers.

Kirilyakous portait sa fille à sa couchette. Il allumait une bougie et inspectait la chambre à la recherche de quelques insectes nocifs qui se seraient aventurés dans les recoins sombres. La flamme affolée accrochait des ombres fantomatiques. Tout s'animait alors : un manteau mal

pendu, les pieds d'un escabeau, un grand miroir tirailé par les ténèbres et par l'éclat de la petite lumière où, ivre de mort, un papillon venait se prendre. Kirilyakous approchait ensuite la bougie de la fenêtre et vérifiait si les barreaux étaient toujours à leur place. Derrière la vitre venaient deux yeux qui le fixaient longuement. Kirilyakous essayait de les chasser d'un geste de la main et, comme ils ne partaient jamais, il articulait très bas : « Va-t'en la Majnouné¹, allez, va. »

Et ce qui était des yeux s'approchait de la vitre et devenait un visage raviné de rides et enveloppé d'un fichu d'où des mèches jaunâtres et graisseuses s'échappaient de tous côtés. « Que veux-tu, la Majnouné ? Il n'y a plus de pain. Va-t'en au diable. »

La Majnouné riait, sa bouche se tordait en un hideux rictus et ses deux canines branlantes grattaient les barreaux. Kirilyakous soufflait la bougie et l'effaçait. Il entendait alors un hululement. Il crachait dans le feu et maudissait la Majnouné. Zaïzafoune s'agitait sous les couvertures ; il se glissait près de sa couchette et lui prenait la main.

La Majnouné habitait la montagne, la nuit et les cauchemars. Personne ne savait où elle avait commencé, ni comment. Fille d'un arbre ou d'un buisson, elle était née au détour de la forêt. Son histoire, seul le vent aurait pu la conter quand il bruit dans les arbres, quand gémissent les gouttières et quand la cloche sonne toute seule dans la campanile, les nuits d'orage.

On disait : « C'est la Majnouné qui passe. » On lui lançait des pierres et les chiens s'affolaient à ses trousses en aboyant. Et si un chasseur la surprenait dans un talus et la visait du canon de son fusil, elle se dressait sur ses pieds et, arrogante, elle lui jetait : « La Majnouné ne meurt pas, la Majnouné ressuscite. »

*

* *

L'officier ture arriva de bonne heure à la magnanerie.

1. En arabe : folle.

Il portait des guêtres rouges et flagellait les roseaux avec une cravache. Kirilyakous ne le vit pas venir. Il nettoyait un baquet au grenier. L'officier poussa violemment la porte et se tint dans l'embrasure : « Contremaître Kiriss ! », cria-t-il.

Kirilyakous se tapit. Il le voyait à travers une fente entre deux lattes de bois comme une cible bedonnante aux contours parfaits. « Kiriss ! », cria de nouveau le Turc. Kirilyakous remua les pieds.

« Les soldats tures n'ont pas besoin de soie, commença l'officier. Ils ont besoin de laine pour se chauffer. Les femmes ont besoin de la soie pour leur petite guerre, mais aujourd'hui elles la font en sourdine par-dessus la jambe. Nous sommes terribles, nous marchons précédés de nos barbes, suivis de nos moutons. La laine, tout est là. Nous avons besoin des mûriers. Il faut nourrir les toisons. »

L'officier fit quelques pas à l'intérieur de la magnanerie. Kirilyakous glissa sur les échafaudages et se trouva derrière lui. L'officier parla à la moisissure, la tête contre le mur :

« Vous êtes impossible avec votre entêtement et vos moustaches. Pensez-vous nous faire peur avec ce défi que vous arborez sous le nez ? Vous n'effrayez que les renards, les arbustes, la nature dans ses timides manifestations. Nous sommes de la race des vainqueurs. Quand nos cavalcades viendront avec les nuages remplis d'hiver et d'effroi, nous peuplerons le ciel de galops et d'orages, s'exalta-t-il. Magnifiques, nous promènerons nos chevaux et nos tambours sur vos campagnes. Nous traverserons vos torrents poussifs et, quand les gués seront trop étroits, nous passerons sur vos cadavres. Bachir Osman, grand poète turc auprès de l'armée, ajouta-t-il. Je vous confisque. Je scelle de paroles, n'ayant pas de cire, votre fabrique et vos muscles. Adieu ! »

L'officier turc termina son discours et partit. Kirilyakous sortit derrière lui et le vit descendre le sentier doucement ombreux de mûriers. Il arrachait quelques feuilles et les mâchait. Ses souliers étaient usés, ses guêtres rouges laissaient apparaître des morceaux de mollet. Kiri-

lyakous vit le fond de ses culottes de laine, d'une couleur passée, rapiécé de larges bandes d'une teinte plus vive.

Ces milliers, ces millions de bouches imperceptibles travaillaient en silence. Elles étaient la manifestation d'une parcelle d'intelligence de la grosseur d'une tête d'épingle. Elles avaient un but, un idéal propre et soyeux : ronger la feuille de mûrier, grossir, tisser des voiles impensables de douceur, s'enrober de rêves, mêler les lignes, embrouiller les fils et dormir dans un cocon. C'étaient de petits philosophes qui sécrétaient une sagesse vieille comme le monde. Ils ne se réveillaient de leur torpeur que pour prendre un ultime vol, regarder une fois le soleil et mourir après avoir pondu n'importe où quelques œufs.

Jusque-là, la grande guerre n'avait pas dérangé les petits vers à soie. Ces êtres avaient des défenseurs terribles, des esclaves vivant au rythme de leurs tubes digestifs : les mains rugueuses des paysannes, des mains gercées par les hivers, des mains brûlées de soleil. La soie était la force vive du village, son âme. Il y avait trois magnaneries, la première, celle du maire, les deux autres, de l'église. Il y avait également une teinturerie appartenant à un riche commerçant de la capitale qu'on voyait rarement et qui employait une vingtaine d'ouvriers. Chacun dans sa maison consacrait une chambre, sinon un coin, à l'élevage. L'homme qui rentrait du labour supportait d'attendre son repas si sa femme ou sa fille s'occupait du ver. Le ver passait avant. C'était une présence véritable et pleine d'exigences. Les femmes trompaient volontiers leur mari avec le ver. Il n'était de vieille fille qui n'eût en son grenier un millier d'enfants qui bougeaient dans le noir. Et quand les jeunes filles rentraient au soir, les bras chargés de branches de mûrier, on aurait dit des arbres en marche vers les maisons.

Zaïzafoune traversa le jardin qui bordait la maison de ses parents. On lui avait dit d'aller remplir un bol d'huile chez son oncle maternel et elle se dépêchait. Elle s'engagea dans l'escalier. La montée était ardue pour ses jambes grêles. Elle arracha un roseau qui dormait dans la boue au coin d'une dalle. Elle le traîna derrière elle.

À la septième marche, alors qu'elle s'essoufflait, il devint cheval. À la neuvième, elle décida de sa couleur. Il sera blanc. Ce n'est qu'à la douzième marche qu'elle lui trouva un nom : Aurore. Elle ne savait pas grand-chose d'Aurore, sauf qu'il était blanc, qu'il courait vite, et qu'il avait une fiancée. Ce n'était déjà pas si mal. Elle fit une moue et s'arrêta. Comment était sa mère ? Et ses yeux ? On ne lui avait jamais dit de quelle couleur étaient ses yeux. Elle regarda le ciel d'un bleu douteux traversé de nuages lumineux. Il aura ces yeux-là, pensa-t-elle, et elle grimpa. La tache noire au milieu du front l'inquiétait. Comment son père ne lui avait-il jamais parlé de cette tache-là ? Elle s'arrêta de nouveau et regarda derrière elle le chemin qu'elle venait de parcourir : dix-sept marches. Aurore brouillait quelques fleurs entre les dalles : « Touche pas aux myosotis, touche pas aux petites fleurs. »

Elle le serra, secoua sa tête et l'enfourcha. À la vingtième marche, il devint libellule aux ailes métalliques, puis oiseau au plumage argenté, une caille vivante comme celles que son père prenait au filet. À la trentième marche, au bout de l'escalier, elle l'abandonna. Il coula comme une couleuvre et s'éclipsa dans un trou du mur.

— Regarde mes mains, femme, regarde mes mains.

Zaïzafoune s'approcha du treillis où vivait un lierre au feuillage abondant et proluxe. La gargoulette reposait sur l'appui de la fenêtre, entre deux barreaux. Dans l'anse de la gargoulette luisait le crâne chauve de son oncle.

— Assieds-toi un peu, dit la tante. Je vais te remplir le bol.

L'oncle Basile et Kirilyakous avaient grandi ensemble. Enfants, ils échangeaient leurs billes en glaise et les grains secs d'abricot qu'ils collectionnaient. Adultes et éprouvant le besoin de toucher aux filles, ils échangèrent leurs sœurs. Cela s'était fait le plus naturellement du monde et comme l'aboutissement d'une évolution fatale. Kirilyakous eut beaucoup d'enfants mort-nés, et Zaïzafoune.

Basile n'avait eu qu'une fille et il l'avait réussie. C'était même la seule réussite de sa vie, mis à part son talent d'imitateur. D'ailleurs, il l'avait faite en imitant

un peu la nature, une nuit, au bord d'un ruisseau, alors qu'il écoutait le clapotis de l'eau et que l'œil d'un renard le guettait dans la feuillée. Cette nuit-là, sa femme couchée sur l'herbe comptait les étoiles filantes. Il y en eut tellement qu'elle en déduisit un bon présage.

Sabah, plus qu'une fille, était d'abord une démarche. Des conjonctures de sa conception elle n'avait rien oublié. Elle ramassa du fleuve une crinière ondulante qui lui coula jusqu'aux hanches. Du renard, elle prit sa souplesse et son œil de feuillage. La nuit lui donna son corps mystérieux et lourd de langueur, et quand elle ouvrait la bouche et qu'elle secouait son pelage, son père lui comptait des étoiles entre les dents et sur sa chevelure.

Zaïzafoune vit le regard de son oncle la quitter, bondir par-dessus sa tête, s'éparpiller et sourire. Elle en suivit la direction : Sabah arrivait, portée par le matin comme un navire. Elle se mit debout instinctivement, ne trouvant plus de justification à être assise, à être tout court. Asma revenait avec le bol et l'huile.

*

* *

— Un assassinat également, dit-il. Pour le moment, ils pensent qu'il s'agit d'un accident. Un messenger est parti pour la ville. Il y aura une enquête. Ils ne tarderont pas à découvrir la vérité.

— Et alors ? dit Kirilyakous.

— On t'a vu avec lui, dit le barbier.

Kirilyakous regarda sa main égratignée. La bûche qui s'enflammait agrandissait la cicatrice. Elle était comme un scorpion dans sa paume. Il la ferma.

— Va-t'en, cache-toi, sans cela tout le village en subirait les conséquences.

— Ce n'est pas moi, gémit Kirilyakous.

— Je sais, dit le barbier.

— Comment le sais-tu ?

Le barbier ôta ses bottes et les posa près du feu.

— Ma mère venait de souffler la lampe, commença-t-il. Je m'endormais. Un caillou heurta le volet, un autre, puis

un troisième. Je pensais que c'était la grêle ...

La mère du barbier qui était aveugle et qui, en plus, n'entendait pas la foudre, fit un signe vers la fenêtre et ronronna. Il s'arracha avec peine de dessous l'édredon qu'il venait d'attiédir. Sa chemise de nuit à rayure orange qu'il avait héritée de son père lui tombait plus bas que le talon et ses larges pans traînaient par terre. Le conflit de l'homme et de la chemise était de longue date. Toutes les mesures qu'il avait prises contre le vêtement, ciseaux à l'appui, demeurèrent inopérantes. D'année en année, l'homme rapetissait et la chemise allait de l'avant. Il commença à l'ôter et s'entortilla dans ses plis.

Cette chemise lui avait causé de bien tristes ennuis. Maints amis qui le surprenaient ainsi accoutré, ne manquaient pas d'en rire sous cape et, s'ils n'en disaient rien, ils ne pensaient pas moins des choses désagréables, lesquelles offensaient sa dignité d'homme et le sérieux de ses opinions. Il dégagea une manche et s'acharna sur l'autre.

En elle-même, dans un village, une chemise de nuit était une innovation. Car on dormait tout nu ou tout habillé. Si son père la portait, c'est qu'il avait vécu dans une ville autrement importante, où il exerçait le solide emploi de préposé aux postes et télégraphes, profession très en vue, qui l'obligeait à tenir compte des accessoires élémentaires qui font l'homme du monde.

La grêle s'impatientait sur le volet. Le tissu craqua. Le barbier, de plus en plus nerveux, entama la déchirure.

Emporté jeune par une méchante maladie, le préposé aux postes n'eut pas le temps d'achever l'éducation de son fils, de l'initier au secret de la chemise de nuit. Celle-ci fit partie d'un legs qui comportait un blaireau, des rasoirs, une tenue officielle à boutons or, une bandoulière avec une épée à manche d'ivoire et un ami de la famille, quelque peu médecin, qui s'occupa de l'enfant et consola la veuve.

La chemise céda. Elle glissa le long du corps du barbier et tomba à ses pieds, inerte et vaincue.

L'enfant, habile et doué, mit à profit tout l'héritage de son père. Il prit l'habitude de raser tous les matins le médecin qui avait fini par s'établir chez eux, le pressa

comme un citron, mais ne put recueillir que quelques gouttes de science, car à son tour le médecin fut surpris par la mort dans le lit de la veuve, laquelle, vieillie, ne chercha plus d'autre consolation que dans l'amour qu'elle porta soudain à son fils. Et le barbier, serein, d'expérience en expérience et d'objet à objet, finit par assurer à sa mère une vie, sinon aisée, du moins à l'abri du besoin.

Libéré, il marcha à l'aveuglette vers la lampe d'huile.

Dans son aventure humaine, seule la tenue d'apparat de son père ne lui fut d'aucune utilité sauf qu'elle lui procura de longues heures de rêverie quand, accablé et oisif, il se tournait les pouces en regardant par la fenêtre passer les ans.

Le volet grinça sur ses charnières et le barbier apparut, torse nu. La lampe d'huile qu'il tenait à la main versait un peu de lumière. Il vit un cheval blanc. Le cavalier restait dans l'ombre et lui tournait le dos.

— Que voulez-vous ?

— Ouvre ta porte, j'ai à te parler, dit l'homme.

— À cette heure, je n'écoute que mon sommeil, dit le barbier et il s'apprêta à refermer le volet.

L'homme tira de sa bourse une pièce et la lança à la tête du barbier. Celui-ci s'en saisit à la volée : « De l'or ! ». Il ferma la fenêtre, souleva une trappe, sauta et vint ouvrir la porte de l'échoppe. L'homme entra avec son cheval, sans mettre pied à terre.

— Qui êtes-vous, seigneur ? murmura le barbier en haussant la lampe pour éclairer la figure de l'étranger.

Celui-ci, sans répondre, souffla la flamme. Ils restèrent un moment silencieux dans le noir.

— Ferme la porte, ordonna le cavalier. N'aie pas peur, ajouta-t-il, je n'ai d'autre ennemi que l'injustice.

Le barbier ferma la porte et s'assit par terre. La queue du cheval se balançait doucement dans le noir et lui balayait la tête.

— Connais-tu une fille à longue chevelure ?

— Une fille à longue chevelure ? s'étonna le barbier. Je ne vois pas.

— Comment s'appelle-t-elle ? Qui est-elle ? Que fait-

elle ?

— Je ne vois pas du tout de qui vous parlez ... Peut-être si vous me la décriviez un peu ... un détail ...

— Elle marche.

— Elle marche ?

— Elle évolue, elle vogue, elle avance.

— Son âge ?

— Une fontaine.

— Sa taille ?

— Un genêt.

— Je vois, soupira le barbier, et il se tut.

L'homme ouvrit sa bourse et lui jeta une poignée d'or. La langue du barbier se délia, fit des fourches et il raconta Sabah en une longue phrase sans repos, accompagnée d'un trille furieux de canari réveillé dans sa cage.

— C'est bon, dit l'inconnu en apaisant l'oiseau et l'oiseleur. Puis ils parlèrent de la guerre et l'étranger dit encore :

— Le temps d'agir viendra bientôt. Je vous le ferai savoir et serai à vos côtés. Apprends à tes amis que leurs frères sont nombreux dans la montagne et qu'ils attendent le signe, l'éclair de ma lame, le galop de mon cheval. Nous vaincrons l'orage.

Le jeune homme tira la bride. Sa monture frémit. À son doigt étincelait une émeraude comme l'œil d'un chacal.

*

* *

— Majdoul, s'écria Kirilyakous.

— Qui est Majdoul ? demanda le barbier.

— Majdoul, c'est ... Majdoul ... c'est quelqu'un de très important.

Kirilyakous avala sa salive, une larme jaillit au coin de son œil et coula sur sa joue.

— Majdoul ...

Le barbier et Kirilyakous tournèrent la tête ensemble. Zaïzafoune était derrière eux, ses sabots à la main. Kirilyakous la prit sur ses genoux et la serra longuement.

— Qui est Majdoul ? demanda encore le barbier.

Zaïzafoune et son père regardaient le feu. Le barbier prit ses bottes entre les dents et partit en rampant à quatre pattes. Dehors un hibou gémit. La mère se dressa sur son séant et cria en s'arrachant les cheveux : « Le malheur tombe sur cette maison. Le malheur tombe sur cette maison. »

*

* *

La neige était blanche et silencieuse comme toutes les neiges. Elle avait alourdi les tuiles des toits et les branches. Un rayon de soleil comme un clin d'œil miroitait entre les arbres. L'eau dans les fontaines s'était arrêtée et avait givré. Les gouttières avaient éclaté et partout des filets d'eau glacée attendaient la délivrance. Un ange de silence et de blancheur jeta sa cape. Tout s'était tu, la nature entière suspendue dans une haleine. Quelque part, un merle chanta et fendit le silence.

Son haleine déposait sur la vitre une buée dense. Elle traça quelques lignes avec son doigt, mais ne sut exactement ce qu'elle cherchait à représenter. Elle tâtonna. Les lignes prirent l'aspect d'un cheval grêle. Elle l'effaça et regarda la neige.

Zaïzafoune n'aimait pas beaucoup la maison de son oncle. Sa mère l'y avait amenée quelques semaines auparavant et, depuis, elle ne la revit plus. On l'avait posée dans un coin avec un baluchon engrossé de ses habits. Dans son coin, elle fit corps avec le linge, s'y blottit, dépensa toute son énergie, toute la souplesse de ses membres à se rendre invisible. Elle ne se manifestait que pour glisser sur le bout des orteils vers un bol de nourriture qui lui était destiné et qu'on posait de côté. Elle l'emportait dans son gîte, tournait le dos à l'assistance et lapait sa nourriture, farouche comme un chat sauvage. Elle se suffisait de peu et la faim qui accablait les autres cet hiver-là ne la toucha guère. Parfois, il venait un ou deux visiteurs. On grillait des glands de chêne sur le feu en se chauffant les mains et en conversant à mi-voix. Puis quelqu'un se retournait, la dévisageait, et la conversation givrait, patinait sur des propos de neige. Ses petites oreilles pointées, elle picorait des mots aux résonances étranges, les ramenait dans son

coin, les couvrait : faim, mort, torture, souffrance, typhus. Il en sortait de terrifiants reptiles dont elle avait une suprême horreur, des scolopendres, des araignées velues qu'elle recouvrait de neige et étouffait.

Elle quitta la fenêtre en mordant son pouce, alla jusqu'à la porte, tenta en vain de l'ouvrir : elle réalisa qu'elle était enfermée, et seule. Une angoisse la saisit au ventre. Elle eut de la peine à respirer. Elle gémit. Elle s'agrippa à la poignée de la porte et l'ébranla. Puis, se ravisant, elle ouvrit la fenêtre, en approcha un escabeau, grimpa, passa entre les barreaux, sauta sur la neige et respira profondément. Elle se rendit à la maison de ses parents. Sur la porte, elle trouva, clouées, deux planches en croix et un avis qu'elle ne sut lire. Hésitante, elle resta quelques minutes sur les marches. Elle tendit la main et un jeune homme, d'une grande beauté, vint la lui prendre et la serra très fort. Ils s'en allèrent vers la place du village sans se parler. Au coin d'une ruelle, il lâcha ses doigts et disparut. Elle eut conscience d'un léger mal au creux de sa main. Elle l'ouvrit et vit une pièce d'or qu'elle jeta et l'empreinte d'une bague dans sa paume qu'elle porta à ses lèvres.

Sur la place, une foule compacte et noire lui tournait le dos. De loin, elle reconnut son père à sa silhouette. Il était debout sur une charrette, voûté ; à côté de lui, sa femme, les mains liées dans le dos. Un peu plus loin, mais sur la même charrette, le barbier serrait sa vieille mère sur sa poitrine et gesticulait. Celle-ci parlait à haute voix, toute seule, de choses et d'autres. Des cordes aux larges nœuds pendaient au-dessus de leur tête.

À l'approche de Zaïzafoune, les rangs s'ouvrirent. Elle passa, muette, et se trouva à l'avant de la foule. De près, elle ne reconnaissait plus son père. Il n'avait plus sa moustache, des plaies ravageaient son visage et des morceaux de chair manquaient à ses joues.

Son père non plus ne la reconnaissait pas. Il fit un effort, leva la tête, elle lui apparut trouble, à travers un brouillard.

— Va-t'en, gémit-il ... Va, la Majnouné ...

Son oncle se jeta devant elle et lui boucha la vue. Elle le mordit à la cuisse et lui martela le ventre de ses poings.

— Laisse-la, cria la mère dressée sur la charrette. Laisse-la voir.

Basile s'écarta et Zaïzafoune surgit, les yeux grands ouverts, sans sourciller.

*
* *

La foule s'agita. Un des officiers piqua son cheval qui hennit. Il fut le point de mire de l'assistance et il parla. Il dit des choses sensées, suaves et sublimes. De belles choses sur la guerre, la discipline militaire et la justice. Il rappela l'amitié qui unissait les deux peuples, invoqua le Dieu unifié du Coran et de l'Évangile, revint à l'armée et fit ressortir son rôle de gardienne pacifique. Il assura sa légitimité et dit qu'en ces temps troubles, elle se faisait un devoir de châtier les malfaiteurs. Il démontra la générosité des autorités et apprit aux mécontents que, d'habitude, on prélevait dix vivants pour un mort et que cette fois on en avait saisi à peine quatre dont une vieille, mais qu'à la prochaine on en prélèverait quarante, vu les intérêts. Il s'échauffa, prit son élan dans le tourbillon d'une phrase éloquente. Quelqu'un lui lança une pierre. Elle l'atteignit au visage. Il s'arrêta à la troisième épithète sans arriver à la chute de sa période. Il la boucla par un juron.

Un vent d'orage secoua la foule. Elle tonna en injures. La cavalerie chargea. La foule se resserra, s'éparpilla et se déversa de tous les côtés à la fois comme une colonie de fourmis sur qui un pied malencontreux se serait abattu. Un des officiers cravacha le cheval attelé à la charrette. Il partit au galop dans un fracas infernal de roues et d'essieux. Les cordes se tendirent, les pendus se contractèrent et le gibet grinça. La foule hurlait. Il y eut encore des blessés et des morts laissés sur la place.

Zaïzafoune fut happée, piétinée, puis éjectée. Elle se trouva seule de nouveau sur une colline enneigée.

Le soir descendait. Majdoul le ramassait. Il en faisait

deux tas, à la hâte. Aurore en était mécontent et de fort mauvais poil. Majdoul prenait son yatagan et raclait l'horizon ...

— Majdoul ! appela Zaïzafoune.

Il tourna la tête et lui montra un visage plein d'ire et de pleurs. Il enfourcha son coursier et partit au galop.

*

* *

Il y eut une neige, une autre, puis une troisième.

Sept généraux avec sept armées débarquèrent quelque part sur la côte.

Le bruit courut que la guerre était finie. On recensa les morts et on fit l'appel des survivants. L'armée turque, affamée à son tour, s'effrita. Les soldats se dispersèrent dans la montagne. Les uns s'y perdirent et les autres prirent le chemin du nord.

En ces temps-là, elle découvrit une cabane dans la forêt. Elle écarta la fougère. Elle écarta le lierre sur la fenêtre ... La croisée lui parut coutumière. De l'intérieur montait un murmure. Elle poussa la porte et entra. Elle eut le temps de voir une litière défaite et deux soldats bondirent sur elle et la maintinrent solidement. Elle se débattit et mordit leurs poings. Un troisième soldat, qu'elle n'avait pas vu, fit sauter les boutons de sa braguette, s'approcha d'elle, lui arracha sa robe, enveloppa son corps de ses bras ...

C'était le printemps. La terre nouvelle apparaissait sous des bandages de neige. Zaïzafoune marchait en titubant, les pieds tors, les mains entre les cuisses où coulait un filet de sang. Elle voulut grimper jusqu'au sommet de la butte, mais elle tomba, sa tête sur un oreiller. Son œil cligna dans la neige. Le bruit du frottement de sa paupière l'envahit, lui parut démesuré. Elle se souvint de tout, appela : « Majdoul ... Majdoul ... », plusieurs fois de suite et tendit la main.

Il ne vint pas. Mais elle le vit quand même penché sur un berceau. Il faisait des grimaces pour dérider une fillette en pleurs. Derrière lui, elle vit Sabah à l'œil vaste

et vert, souriante et solaire dans son épaisse chevelure. Elle la haït le temps d'un soupir.

— Majdoul ... Majdoul ..., gémit-elle encore.

Il la regarda sans la voir. Son visage était fier, arrogant, superbe, vainqueur. Zaïzafoune s'en détourna, appela Renard d'une voix faible. Renard jappa. Le nain l'entendit et sursauta. Il courut entre les colonnades, renversa des pots de fleurs sur des socles, brisa des vases en porcelaine de Chine, bouscula des courtisans et se jeta aux pieds de l'eunuque.

Ils vinrent tous les deux et vieillirent en chemin. Ils essayèrent de grimper jusqu'à elle, de l'autre côté de la butte, mais ne le purent. Ils piétinaient l'herbe et restaient sur place. L'eunuque tendit ses moignons, le nain s'en saisit et le traîna. De la neige se mêlait à leurs moustaches grises comme de la cendre. Leurs cheveux devinrent blancs, puis leur visage, puis leurs mains, puis la montagne.

Quelque part, dans une terre lointaine, au fond d'une écurie, un cheval blanc se cabra, brisa ses liens et partit au galop.

GABRIEL BOUSTANY